

COLLECTION TERRA

VASTE MONDE

MARIA VALÉRIA REZENDE

Traduit du brésilien par Paula Anacaona

Illustrations de Mauricio Negro



ANACAONA
EDITIONS

LA VOIX DE LA TERRE I

*À force de fouler cette terre,
elle finira peut-être par s'humaniser.*

CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE

Je les connais tous. Je les reconnais à leurs foulées, et grâce à elles je devine leurs humeurs, leurs sentiments, leurs urgences, leurs paresse, leurs contentements, leurs peines. Je connais leur grandeur et leur mesquinerie. Je suis capable de lire leurs pas quand ils effleurent mon sol dans des courses joyeuses de petits pieds, ou quand ils m'oppriment du poids de vies entières. C'est leur martèlement incessant qui m'a sorti de mon sommeil de pierre. Je suis la seule à tous les connaître, car je suis toujours en eux, comme ils sont en moi. Ils m'ont élevée et désormais je les élève. Je les aime comme ils sont, car quand ils ne seront plus, je ne serai plus. Je ne peux pas les créer comme je les aurais aimés – toujours beaux, heureux, généreux et libres – mais comme une mère, je les élève. Tels qu'ils me sont arrivés, je les accueille. Je suis leur terre. Je vois tout et je ne les juge pas, je sais seulement qu'ils sont humains et qu'ils m'émeuvent. Par le langage de leurs pieds, je défais une à une leurs histoires. Eux-mêmes passent toute leur vie à raconter, se raconter, passé, présent et futur. Mes oreilles de terre, de pierre et de calcaire écoutent, et j'apprends. Je crois avoir compris que c'est ce qui fait les êtres humains – cette capacité à être raconté, chacun, comme une histoire.

VASTE MONDE

La fille venait de Rio. Cela se voyait tout de suite... Elle était si pâle ! Elle était partie de Farinhada encore jeune, avec son parrain, sans rien qui la différenciait des autres filles de l'école municipale. Et elle revenait à Farinhada, jeune fille faite, pour passer les fêtes de la Saint-Jean.

Au milieu des autres filles, devant l'église, elle se différencie presque trop. Plus grande, une jolie robe, des ongles longs et rouges, elle agite les bras, fait des manières et lance des œillades. Et elle parle sans s'arrêter. Les autres ont encore plus l'air de paysannes à côté d'elle, et ne sont que des faire-valoir. Aux yeux de Préa, même pas des faire-valoir. Elles n'existent pas. L'église, la place, le village, plus rien n'existe. Il n'y a que la fille.

Préa¹... Il n'a pas d'autre nom. Celle qui aurait pu dire son vrai nom, c'était la vieille, mais elle est morte sans que personne pense à le lui demander. Pour les villageois de Farinhada, Préa a toujours été ici, il a toujours fait partie du décor – objet de la bourgade comme l'église, le pont enjambant la rivière, les bancs de ciment de la petite place. Un Farinhense se souvient : il est arrivé un jour avec cette vieille qu'il appelait Mémé – à

¹ Le *préa* est un petit rongeur qui ressemble au cochon d'Inde domestique, également appelé cobaye du Brésil.

moitié aveugle, à moitié dure de l'oreille, à moitié dérangée du cerveau. Le gamin, quel âge pouvait-il avoir ? Entre huit et treize ans. Comment savoir ? Il était faible, rachitique, comme tous les enfants de la misère. Ils venaient de Jua. Mais dans n'importe quel coin de l'État de la Paraíba, il y a une rue, une ferme, un lieu-dit qui s'appelle Jua ! Il faut dire aussi que personne n'a vraiment posé de questions : une vieille avec un pied dans la tombe et un gamin qui s'accrochait à la vie...

Neco Moreno leur permit d'habiter sur un bout de terre qui lui appartenait, tout près de la route, dans ce qu'il restait d'une petite maison de torchis au toit de paille. Préa prenait de la terre, la malaxait, remplissait les trous, demandait de la paille ici et là... Il passait son temps à réparer son toit. Il a continué ainsi, toujours à bichonner sa maison, reboucher les lézardes, lisser les murs, et même les chauler... Préa fait tout tout seul, il a toujours tout fait tout seul.

Préa ne comprend pas ce qui se passe à l'intérieur de lui. Tout a commencé lorsqu'il a croisé les yeux de la fille. Une brûlure dans la poitrine, un nuage devant les yeux qui cache tout ce qui n'est pas la fille, les oreilles bouchées pour tout ce qui n'est pas sa voix. Même avec Edilson, son ami presque frère, Préa ne veut pas en discuter. C'est un sentiment qui ressemble à de la tristesse, mais qui n'en est pas. En tout cas, ce n'est pas la même tristesse que lorsque Mémé est morte, ou que son chien a disparu.

Préa ne sait pas ce que c'est. Ce n'est pas une maladie non plus, car il a souvent été malade et cette fois c'est différent. C'est peut-être sa tête qui débloque. Les gens disent qu'il est un peu dérangé du ciboulot, comme sa grand-mère. Et maintenant, le voilà qui devient aveugle et dur de la feuille, comme Mémé. Mais ce n'est pas pareil. C'est différent, différent de tout ce qu'il connaît.

La mort de Mémé changea peu de choses dans la vie de Préa. La nuit, tout seul, sa case sembla plus grande et plus vide au début. Puis sa tristesse disparut peu à peu. Tout revint à l'identique, sauf qu'il n'avait plus besoin de rapporter la marmite à la maison. Appuyé à la porte de la cuisine, peu importe de qui, il accepte l'assiette qu'on lui tend, mange debout sur place, « Merci Dona, à demain. »

Dès le début, il y eut un contrat tacite entre Préa et les habitants de Farinhada. Le gamin rendait toutes sortes de petits services, sans demander à être payé et sans l'être. De l'autre côté, personne ne lui refusait une tasse de café, une assiette de nourriture, un vieux vêtement ou, lorsqu'il fut plus grand, un petit verre de cachaça¹ ou un paquet de cigarettes bon marché. Il était bon comme personne pour faire ce qui était pressé, transmettre un message urgent, porter un paquet, aller chercher un outil ou la bobine de fil qui manquait pour terminer un ouvrage. Il grandit, apprit à faire d'autres choses, d'autres travaux, on pouvait lui demander beaucoup de choses, à Préa. Le contrat avec les villageois restait le même.

Fidèle Préa, en permanence sur la petite place ou dans la rue du milieu, à la portée du premier cri. Quand il ne travaille pas, il s'appuie contre le mur... Et il attend.

Il ne sort jamais du village. Sa case au bout de la rue est la limite du monde. Dans le monde rural de Farinhada, Préa est un urbain, de la dérisoire urbanité de la bourgade.

La journée de Préa, qui commence quand les premiers rayons du soleil éclairent la Serra do Pilão, se transforme en nuit lorsque la fille surgit sur la place, alors que la matinée est déjà bien avancée. C'est comme être endormi et rêver d'une chose jamais vue, d'une beauté jamais imaginée. Désormais,

1 Alcool de canne à sucre, ressemblant au rhum.

il n'entend plus quand on l'appelle, il ne voit plus quand on lui fait signe, il ne s'appuie plus contre le mur du bistrot en attendant qu'on le charge d'une commission, il se perd sur le chemin des commandes, se trompe dans les messages. Il a perdu tout sens de l'orientation, sauf pour retrouver la fille. Pour la trouver, il dévie de tous ses chemins, il va de plus en plus loin, plus près d'elle.

Le bruit commence à se répandre dans le village que Préa n'est plus le même.

— Il devient bête et paresseux, ce petit...

La Carioca¹ sur le banc de la petite place, sous le pomme-rose, entourée des autres filles qui veulent être comme elle, parlant, gesticulant, se montrant. Les hommes rentrent plus tôt des champs, se lavent, se parfument, revêtent leurs habits de la Saint-Jean et sortent sur la place, dans l'espoir d'être vus.

Préa n'a pas eu de nouveaux habits pour la Saint-Jean, dehors c'est le Préa de toujours, mais dedans il n'y a que la lumière de la fille. Préa, papillon, se rapproche chaque jour un peu plus du pomme-rose, plus près d'elle. Au début, personne ne remarquait le gamin, immobile, les yeux rivés sur la fille pâle. Il a l'invisibilité des choses qui ont toujours été là.

Mais c'est le jour où Dona Inacia s'impatiente de l'appeler sans avoir de réponse que tout le monde le voit :

— Préa est là, comme un idiot, à regarder la fille !

— Eh, Préa, tu aimes la Carioca ? Regarde, Léninha, Préa est fou de toi ! Tu veux te fiancer, Préa ?

Et tout le monde en chœur de répéter :

— Préa est amoureux ! Préa est amoureux !

Léninha trouve cela drôle et lui fait signe :

— Viens voir, mon chou, assieds-toi près de moi.

Préa se rapproche, porté par le vent, par le regard... Sûrement pas par ses jambes, parce qu'il n'en a plus, ni par ses bras, ni par son corps, rien que les yeux et le cœur qui tambourine. Il n'entend pas les cris, les rires, les moqueries. Il voit Léninha qui le regarde, lui sourit, et sent sa main douce sur son genou.

— Si tu m'aimes vraiment, Préa, alors je vais être ta fiancée. Ta fiancée, et celle de personne d'autre. Mais il faut que tu fasses une chose pour me montrer que tu m'aimes vraiment : dimanche, je veux que tu montes tout en haut du clocher de l'église, et que tu m'envoies un baiser de là-haut.

Tout Farinhada est au courant de l'amour de Préa et du défi lancé par la Carioca. Les paris sont ouverts. Montera, montera pas ?

Le clocher de l'église est haut et fin comme une aiguille, comme les clochers de la terre du père Franz, qui l'a fait construire.

Edilson fait tout pour ouvrir les yeux de son ami, en vain. Dona Inacia dit que c'est de la méchanceté de la part de cette fille, et conseille à Préa de ne pas monter.

Les habitants de Farinhada attendent dimanche avec plus d'impatience que le traditionnel match du samedi contre le Sport Club d'Itapagi.

— Préa est un imbécile, je te parie qu'il va monter...

Ils veillent même à ce que le curé n'en sache rien, pour qu'il n'interdise pas à Préa d'escalader le clocher. Dona Erlinda prépare des beignets qu'elle vendra sur la place de l'église pendant l'événement. On dit même qu'un camion plein de travailleurs de la ferme Ventania viendra rien que pour le voir.

Préa n'a ni vécu jeudi, ni vendredi, ni samedi. Il n'a rien vu, rien entendu, n'a pas dormi, ne s'est pas réveillé. Il a lévité, désincarné, dans une dimension mystérieuse.

1 Habitant de la ville de Rio de Janeiro.

Le son des cloches le fait revenir au monde. Il ne voit pas la place se remplir, il n'entend pas les cris, les railleries, les applaudissements, il n'entend que le sifflement du vent, de plus en plus fort. Il monte plus haut, encore plus haut. Il ne sent pas les paumes de ses mains déchirées, il ne sent pas les plantes de ses pieds en sang, il n'a pas peur. Préa est léger, fort, il peut tout, il a des ailes. Plus haut, encore un peu plus haut... Là-haut, la fille, le baiser.

Il ne s'aperçoit pas que la place s'est tue peu à peu, tendue, admirative. Encore un peu, et sa main touche la croix, s'y agrippe.

Préa respire tout l'air du monde et regarde : en bas la voiture noire, la valise, la fille lui faisant un signe de la main. Ce n'est que lorsque la voiture qui emmène la fille disparaît au loin, dans un nuage de poussière, que le regard de Préa, libéré, trouve l'horizon. De là-haut, il se promène, erre, voit.

Et Préa découvre comme le monde est vaste.

ON NE VEND PAS UNE VIEILLE JUMENT

Le père Franz est patrimoine perpétuel de Farinhada. Il a précisé dans son testament qu'à sa mort, il voulait être enterré dans le vieux cimetière, au sommet de la Serra do Pilão. D'ailleurs, il n'y a que cela dans son testament, car qui pourrait bien être intéressé par ses vieux livres en allemand ?

Cela fait vingt-cinq ans qu'il s'est installé à Farinhada. Dans la vigueur de ses quarante ans, alors qu'il menait une brillante carrière de théologien, il avait abandonné une paroisse riche et tranquille des rives du Danube et sa chaire dans une université allemande, enthousiasmé par la nouvelle théologie de la Libération, l'Église d'Amérique latine et sa défense des pauvres. Il avait débarqué un jour à Farinhada et y était resté. L'évêque avait voulu confier à ce prêtre allemand, théologien d'une certaine renommée ayant déjà publié des livres, une paroisse de poids, des responsabilités pastorales dans le diocèse. Mais Franz avait refusé en s'excusant. Il était venu pour être auprès des plus pauvres, pour cohabiter et partager leur destin, réapprendre avec eux sa théologie et la vie de l'Évangile. Il ne voulait même pas être vicaire d'une paroisse, il voulait seulement un village et une petite chapelle. Il avait peu de bagages, quelques vêtements adaptés au climat tropical, une vieille machine à écrire,

beaucoup de livres et une manie : la parapsychologie.

Il aima passionnément Farinhada, dès le premier regard. La bourgade lui correspondait parfaitement : il n'y avait jamais eu de prêtre résident, juste des missionnaires qui passaient en vitesse, célébraient la messe, récitaient un sermon presque toujours incompréhensible, baptisaient, mariaient, confessaient, puis s'en allaient. Mis à part les prières et les neuvaines récitées par Margarida de Nhozinho, les Farinhenses devaient aller jusqu'à Itapagi pour toutes les autres nécessités religieuses qui demandaient l'intervention d'un sacerdoce.

L'arrivée du père Franz éleva la bourgade de Farinhada à une catégorie supérieure. Les habitants sympathisèrent immédiatement avec ce géant dégarni et rougeaud qui parlait de travers, éclatait de rire bruyamment, chantait avec une voix d'archange, jouait avec les enfants dans la rue, aidait les femmes à porter les bidons d'eau, jouait au football avec les hommes, maniait la bêche avec difficulté mais enthousiasme, étaient toujours prêt à donner un coup de main, et avait de longues conversations avec les hommes sur la place, cherchant toujours à parler comme le peuple du Nordeste.

Il répara de ses propres mains un vieil orgue aux tuyaux percés qui avait été donné précisément pour cette raison par une grande paroisse à la petite chapelle de Farinhada. Il apprit à Séverino Santos à jouer et monta une chorale. Maîtrisant de mieux en mieux la langue, il commença à créer mille et une activités religieuses et sociales impliquant toute la population de Farinhada, et même les habitants des fermes plus distantes. Il circulait partout dans la vieille Jeep que l'évêque lui avait donnée, et acceptait de bon cœur l'assiette de nourriture qu'on lui offrait, que ce soit une bonne poularde ou plus simplement

du *feijão*¹ dilué avec de la farine de manioc.

L'évêque, progressiste, se réjouissait.

Le village était reconnaissant et aimait le père Franz, à l'exception des alliés du coronel² Assis Ténorio, qui faisait le dos rond chaque fois que le prêtre lançait des malédictions bibliques contre les grands propriétaires terriens à cause desquels le peuple, sans terre, mourait à petit feu. Au début, Margarida de Nhozinho fut contrariée de voir son royaume sur lequel elle régnait depuis tant d'années menacé, mais la joie de vivre, l'enthousiasme et la bonté du curé, ainsi qu'une promotion inattendue comme ministre de la sainte Communion, finirent par la conquérir.

Les années passèrent, raréfiant les cheveux sur la tête du prêtre, mais pas sa vitalité.

La seule chose qu'il redoutait c'était de devoir un jour abandonner Farinhada. Il disait : « Si un jour je suis malade, aveugle, fou, estropié, croulant ou que sais-je encore, pour l'amour de Dieu, promettez-moi de ne laisser personne m'emporter au loin. Occupez-vous de moi comme vous vous occuperiez d'une vieille jument ».

Et les Farinhenses promettaient, pour l'amour du père Franz.

L'enthousiasme de l'Allemand pour l'Église des pauvres ne l'éloignait pas de son intérêt pour les phénomènes extraordinaires. Peu après son arrivée, il avait déjà rencontré tous les exorciseurs et guérisseurs du village et des fermes environnantes, et avait fait la connaissance de Cicero So, dont la réputation de sorcier expliquait la crainte et le respect des villageois, qui maintenaient une discrétion collective à son sujet. On ne sait jamais...

1 Haricot noir, base de l'alimentation brésilienne.

2 Titre honorifique donné aux grands propriétaires terriens ou aux hommes importants de l'intérieur du Brésil, sans rapport avec la hiérarchie militaire.

Au début, ils pensaient que le père Franz recherchait tous ces gens pour désapprouver leurs pratiques et exiger qu'ils abandonnent ces activités mal vues par l'Église. À la surprise générale, l'attitude du père était amicale – il voulait voir, comprendre, apprendre. Il accompagnait pendant des heures les séances de prières et de guérisons. Il emportait chez lui les rameaux d'herbe de grâce qui fanaient entre les mains des prieuses en absorbant le mal qui affligeait le malade, et les soumettait à des observations et des comparaisons avec d'autres rameaux sains. Il avait toujours sur lui un petit carnet, où il notait tous les cas étranges que les villageois aimaient lui raconter. Certains inventaient même sur le moment une histoire abracadabrante de visage, de miracle, de mauvais œil ou de vœu réalisé, rien que pour lui faire plaisir. Le prêtre trouvait dans ces observations une pleine compensation de la perte du laboratoire sophistiqué d'études parapsychologiques de son université allemande. Il écrivait de longs articles sur le sujet pour des revues spécialisées de sa terre natale et des États-Unis. Et il fut donc, pendant plus de vingt ans, un chercheur, un théoricien de la chose, jusqu'à ce que survienne un jour l'occasion de mettre en pratique son savoir accumulé en la matière.

Un jour, au petit matin – à quatre heures et demie précises – Aprigio entra dans la bourgade au triple galop. Il fila sur la rue d'en haut, traversa la place de l'église, le pont sur la rivière, et prit la rue d'en bas jusqu'à s'arrêter brusquement dans un nuage de poussière devant la porte de la maisonnette du père Franz. Le prêtre lâcha son bréviaire et sortit pour voir ce qu'était ce remue-ménage.

— Père, venez vite, le Malin est lâché à la ferme Ventania !

Aprigio s'arrêta pour reprendre son souffle, et expliqua :

— Depuis hier soir, il pleut des pierres dans toute la

ferme. Des pierres, mon Père, chacune de la taille d'une orange, au moins ! Toutes les tuiles des toits sont tombées. Le pire, c'est chez Manoel Vicente : sa table et son tabouret marchent tout seuls, les casseroles tombent du poêle et la pluie de pierres ne s'arrête pas ! On croyait au début qu'il s'agissait d'une blague des gamins, mais tous les gamins sont là et les pierres continuent à tomber ! Personne n'a été aux champs aujourd'hui, on a passé toute la journée à fouiller les bois pour voir s'il n'y avait pas un étranger. Y a personne ! C'est forcément le Malin. Venez exorciser la ferme, curé !

Tout le voisinage s'agglutina à la porte, sans comprendre l'intérêt joyeux qui illuminait le visage du père Franz.

— Ce n'est pas le Malin, c'est un phénomène de télékinésie ! Allons-y ! Dites aux villageois qu'aujourd'hui, je ne célébrerai pas la messe.

Il sauta dans sa Jeep et le moteur tournait déjà lorsque Dona Amalia arriva en courant pour lui apporter son étole violette, un crucifix et une bouteille d'eau bénite.

— Mon Père, vous alliez oublier !

— Pas besoin, Amalia !

— Comment cela, pas besoin, mon Père ? Et comment allez-vous affronter le Malin désarmé, hein ?

Le prêtre prit les objets et partit en trombe. Aprigio galopait devant lui et la Jeep cahotait derrière, dans les larges virages de la Serra du Pilão.

Le prêtre trouva les gens de Ventania regroupés dans la petite chapelle du béat Antão Vicente, seul bâtiment de la ferme que les pierres n'atteignaient pas. De loin, on entendait les prières et les cantiques. Les pauvres faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour se protéger et effrayer le Démon. Ils entourèrent le prêtre de regards anxieux, impatients que l'exorcisme commence.

— Du calme, du calme, mes amis ! C'est de la télékinésie, c'est juste de la télékinésie !

Manoel Vicente, portant sur la tête un casque de fer bosselé que son grand-père avait trouvé un jour dans les bois, vestige d'une guerre qu'il y avait eu autrefois dans la région, était le plus inquiet :

— Télésie, Belzébuth, Chien, peu importe, mon Père, mais faites-les partir d'ici, sinon on va tous y passer !

Mais le prêtre n'était pas pressé et commença à poser des questions, à discuter avec l'un et l'autre. Manoel Vicente insistait, accompagné d'un chœur de voix jeunes et vieilles :

— C'est le Chien, mon père, bénissez-nous vite !

Le père Franz voulait d'abord discuter avec chacun.

— Y a rien à faire, c'est un étranger, il ne comprend pas ces choses-là...

Ils reprirent peu à peu les chants et les prières en laissant le prêtre à son enquête. Les pierres continuaient à tomber du ciel sur les toits, brisant les tuiles, effrayant les hommes, les chèvres, les poules, les porcs, les poulets et les canards.

Vers midi, le père Franz avait enfin trouvé le candidat parfait à la paranormalité.

Crisenaldo, filleul de Manoel Vicente, était le fruit d'une erreur commise par une cousine distante, qui l'avait confié à son parrain pour qu'il l'élève. Il avait treize ans, âge parfait, selon la science parapsychologique, pour favoriser l'apparition de phénomènes paranormaux. Un gamin à la peau foncée, secret mais très intelligent, d'après ce qu'on disait. Il souffrait d'être rejeté : petit, il passait son temps à demander pourquoi sa mère ne voulait pas de lui. Depuis dimanche dernier, il avait une haine envers tout le monde et encore plus envers son parrain, qui n'avait pas voulu l'emmener à un rodéo organisé à Itapagi, et avait préféré y aller avec son propre fils.

Pour le père Franz, c'était évident : le garçon, jaloux et envieux, se vengeait de son parrain et de tous ses voisins. Un cas relativement classique, selon ce qui se lisait dans les livres spécialisés.

Le prêtre appela le suspect, qui s'approcha, tête basse, se tordant les mains derrière le dos. Il s'assit avec lui sous le manguier le plus touffu pour échapper aux chutes de pierre, et demanda à tout le monde de s'éloigner. Il essaya de gagner la confiance du garçon avec des questions détournées, des allusions à ce qu'il devait ressentir. Il n'eut pour toute réponse que des grognements, des regards furtifs en biais, et le silence. Le prêtre essaya tout, même l'hypnose, mais sans effet.

Les habitants de la ferme, plantés à distance dans un grand demi-cercle, attendaient. Le père Franz suait à grosses gouttes et se préparait à tout recommencer lorsqu'un caillou plus gros que le poing d'un géant tomba pile au milieu de son crâne de parapsychologue. Perdant connaissance, il bascula en arrière. Les habitants se précipitèrent auprès du blessé, et Crisenaldo profita de la pagaille pour prendre la clé des champs.

Il fallut quatre hommes pour soulever les cent bons kilos du prêtre et l'allonger à l'arrière de la Jeep. Manoel Vicente prit le volant et partit comme un fou pour conduire l'accidenté à Itapagi. Les nids-de-poule de la route ne firent même pas revenir le blessé à lui. Manoel Vicente s'arrêta à Farinhada pour prendre une voiture plus confortable. Un attroupement se forma. C'est le cri que poussa Francisquinha, en voyant le prêtre évanoui et ensanglanté, qui le réveilla finalement. Le père Franz revint à lui dans un sursaut, effrayé, en hurlant des mots inconnus qui, le professeur Paulo Alfonso le découvrit plus tard dans les dictionnaires du prêtre, équivalaient à insulter la mère de quelqu'un en allemand.

Quand on raconta au père Franz ce qui s'était passé,

il interdit qu'on le conduise en ville. Il n'irait nulle part ! Il acceptait juste d'aller à la pharmacie pour qu'Honorio lui prépare un curatif, c'est tout ! Il était furieux, et personne n'osa insister. On le porta jusqu'à la pharmacie, et il se laissa soigner en grommelant en allemand. Quand les femmes voulurent le reconduire chez lui, le faire se reposer et lui préparer une décoction de *mastruz* avec du lait, il repoussa tout le monde et sortit à grandes enjambées vers le bar Délicia, demanda une bouteille de cachaça et, muet, resta à boire jusqu'à la nuit tombée. Les villageois s'agglutinaient à la porte du bar pour voir le spectacle, paralysés par l'étonnement, mais personne n'avait le courage d'intervenir. On n'avait jamais vu le prêtre boire, à part le vin de la messe, que Séverino Santos avait testé en cachette pour en conclure que c'était de la piquette, équivalente à du jus de raisin en bouteille.

— Ça va lui faire du mal...

— Mais non ! La cachaça, c'est le meilleur remède. Laissez-le boire...

Quand le prêtre s'écroula sur la table, les Farinhenses le ramenèrent chez lui et le couchèrent. Ils montèrent la garde toute la nuit au pied du lit du malade, qui ronflait si fort qu'on l'entendait de la rue.

Le père Franz se réveilla à l'heure habituelle, expulsa de sa chambre les femmes qui s'agitaient autour de lui, prit une douche froide, s'habilla et alla directement à l'église. Il ne dit bonjour à personne, ne s'arrêta pas au pied du pomme-rose pour demander à João do Sereno s'il avait passé une bonne nuit, n'entra pas dans la pension de Dona Inacia pour prendre sa tasse de café. Il s'agenouilla dans l'église, la tête entre les mains, et resta ainsi jusqu'au début de la messe.

On n'avait jamais vu autant de monde à la messe de cinq heures. Le village était au complet, tout à la fois curieux et

préoccupé pour son curé, dans l'attente d'une nouvelle étrangeté. Le père Franz expédia la messe en quinze minutes, ne prêcha pas, ne chanta pas, ne souhaita à personne une bonne journée de travail. Il ôta son habit, sortit de l'église, alla au bar Délicia et demanda une bouteille de cachaça. Il but, muet, toute la journée. Il ne mangea qu'un œuf cuit pour le déjeuner, qu'Adémir lui fit presque avaler de force. Le soir, on le ramena chez lui. Et cela continua ainsi pendant plusieurs jours.

La tristesse et la peur envahirent Farinhada. Personne ne savait que faire. L'explication de l'affaire occupait presque toutes les conversations. Pour la majorité des habitants, la cause de tout cela était cette énorme pierre qui lui était tombée sur la tête. Le professeur Paulo Afonso, qui avait bénéficié de quelques cours de psychologie pendant sa formation pédagogique, paraissait plutôt sur un traumatisme lié à la déception, malgré toutes ses études et son savoir, d'avoir été incapable de résoudre l'énigme de la pluie de pierres. Dona Amalia, elle, était de ceux qui pensaient qu'il s'agissait d'une vengeance du Malin pour punir le manque de respect avec lequel le père Franz l'avait traité, en ne voulant pas mettre à son crédit les chutes de pierre.

On appela Dona Otilia pour l'exorciser, sans succès : le rameau d'herbe de grâce ne se fana pas. La sorcellerie de Cicéro So ne fonctionna pas non plus.

Par un accord implicite liant tous les habitants, il fut décidé que personne ne piperait mot à ce sujet hors de Farinhada. Il faudrait cacher la situation lorsque des étrangers seraient de passage. Il s'agissait d'un problème intime, qui ne concernait que le père Franz et les Farinhenses.

Au bout de cinq jours, sur la suggestion du professeur Paulo Afonso, une commission alla parler à Adémir, patron du bar, qui s'engagea à cacher la cachaça et à refuser de servir le prêtre le lendemain. Cela ne servit à rien. Le père Franz sauta

dans sa Jeep et alla frapper à la porte d'une plantation distante. Il revint avec cinq énormes bouteilles de cachaça rectifiée.

Abandonnant peu à peu l'idée de faire revenir le père à une sobriété permanente, les habitants de Farinhada s'habituaient et se mirent à le traiter avec plus d'affection, comme une mère qui privilégie l'enfant plus faible ou à problèmes. Chaque soir, ils se chargeaient, à tour de rôle, de le ramener chez lui. Les femmes du village faisaient son ménage, lavaient ses habits en priant pour qu'il ne se salisse pas trop et ne tombe pas dans la rue. Avec une patience infinie, elles lui préparaient à manger, en employant les mêmes stratagèmes que pour les enfants en bas âge.

La bourgade de Farinhada s'habitua aux nouvelles manières du prêtre. De toute façon, c'était son prêtre, le seul qu'elle ait jamais eu, celui qui l'avait libérée de la peur d'un Dieu vengeur en lui révélant un Dieu paternel, préoccupé par l'état de la récolte de *feijão* des pauvres ou la diarrhée des enfants. Les activités religieuses et sociales reprurent leur rythme habituel, les laïcs s'occupant de tout.

Jusqu'au jour où les filles revinrent de la réunion des catéchistes à Itapagi avec la nouvelle que – et c'était forcément encore une manigance d'Assis Ténorio ! – l'évêque était au courant de tout et viendrait samedi pour emmener au loin le père Franz. Il ne pouvait plus rester là, à scandaliser le village.

Le vendredi, la stratégie était arrêtée. Le samedi, lorsque Farinhada se réveilla, tous les habitants des environs étaient là. Ils étaient venus à pied, à cheval, en camion. Il y avait des anciens et des enfants, et même des bébés, placés dans les paniers sur le dos des juments. Aprigio arriva au triple galop, de bon matin, accompagné de trois autres cavaliers, et se proposa d'intercepter le cortège de l'évêque bien avant qu'il n'arrive à Farinhada, mais le père Franz le lui interdit.

— Prie, Aprigio, prie, ça te fera du bien !

Aprigio obéit mais alla grossir les rangs du comité populaire qui avait déjà pris la situation en main.

Séverino Santos monta jusqu'au cimetière pour surveiller la route et donner le signal lorsque la voiture de l'évêque arriverait.

L'évêque arriva, accompagné du vicaire général et du docteur Silva Alecrim. Sa voiture put à peine se frayer un chemin jusqu'à la place. Les habitants occupaient toute la rue, en rangs serrés, et dissimulaient le bar *Délicia*. Aucun signe de main, aucun sourire édenté mais joyeux, comme lors des rares visites antérieures du prélat. Le professeur Paulo Afonso, désigné comme porte-voix du fait de son prestige d'intellectuel de la bourgade, s'avança et prononça ces quelques mots maintes fois répétés :

— Votre Excellence Monsieur l'Évêque... Au nom du peuple de la ville de Farinhada, je vous annonce que le père Franz ne partira pas d'ici. La voix du peuple est la voix de Dieu.

La rumeur de la foule recouvrit la voix du religieux, qui ne put se faire entendre. Aucun argument, aucune déclaration d'autorité ne fit effet. Au bout de deux heures, l'évêque s'avoua vaincu et partit la queue entre les jambes, si vous pardonnez l'expression.

Depuis cette date, le père Franz, à défaut d'avoir lâché la cachaça, a abandonné l'air taciturne qu'il arborait depuis ce jour fatal où il a reçu cette pierre sur la tête et s'est pris sa première cuite. Il a recommencé à rire, à parler avec tout le monde et à chanter. Son ivresse n'est plus muette et triste, mais joyeuse et bavarde. Il chante même mieux, après avoir bu un coup.

